

DE LA CULTURE

Suzanne CHAZAN-GILLIG*

La lecture de l'article de Régis Meyran met en exergue à quel point la notion de culture a été le lieu d'un débat théorique d'ordre politique qui a opposé les tenants de l'anthropologie culturelle et ceux qui ont vu dans ce concept un moyen d'identifier les modes spécifiques de l'expression politique dans une société donnée à un moment donné de son histoire. Cet article est très révélateur et quelque peu caricatural, de la manière dont le clivage entre « culturalistes » et « politologues » a donné naissance à des « écoles » de pensée différentes dans les pays du Nord. L'auteur reconstitue alors l'« histoire mondiale de l'anthropologie » en comparant la position de l'anthropologie française avec celle des pays anglo-saxons (USA et Allemagne réunis). Une telle méthode d'analyse par les outils de la « World History et de l'histoire globale » réactive les questionnements toujours actuels sur la place accordée à la notion de culture en anthropologie, qui distingue l'anthropologie française des autres pays du Nord. Le vrai sujet de l'article se mesure au choix des auteurs ayant été – selon Régis Meyran – « les têtes pensantes des réseaux mondiaux tissés par les anthropologues¹ ». Il se révèle aussi à l'inégalité des parties qui accorde à l'anthropologie française une place réduite à l'évocation des fondateurs de l'ethnologie, Durkheim et Mauss et son digne

* Retraitée active de l'IRD.

Courriel : suzanne.chazan@orange.fr

¹ Réseaux mondiaux seulement évoqués mais non présentés.

représentant contemporain, Lévi-Strauss. Finalement, on comprend entre les lignes la position critique de l'auteur quand il précise ce que l'anthropologie française doit aux théoriciens de la culture des pays anglo-saxons. Les auteurs cités en référence ne sont ni plus, ni moins, que ceux qui ont été reconnus par l'académie des sciences sociales pour avoir plus que d'autres contribué à transformer la notion de culture dans les trois pays étudiés. Leur légitimité tient essentiellement à leur « renommée internationale ». On est, toutefois, heureux de savoir que l'anthropologie française a rompu avec la conception de la race, mais on est déçu du voyage quand on constate au final qu'après avoir :

- situé la faible durée de vie et de diffusion de la notion de culture influencée par Renan qui s'est développée au Havre avec la revue *Psychologie des peuples* qu'il caractérise comme une conception de la culture proche « d'une forme raciste de la biologie » ;

- évoqué l'importance de la linguistique dans les études de la psychologie des peuples (on aurait aimé plus de précisions sur ce point et voir situés Saussure et Jakobson, etc.) ;

- donné un coup de chapeau aux fondateurs de l'anthropologie que sont Durkheim et Mauss dont il nous dit qu'ils ne parlaient pas de culture mais de « civilisations primitives » et accordé une place centrale à Montandon (on se demande pourquoi) par le fait qu'à travers la notion de « cycles de civilisation » cet auteur a rompu tout lien avec une approche raciale de la culture (on a compris pourquoi).

Pour Régis Meyran, l'anthropologie contemporaine se limiterait finalement à la conception structuraliste de la culture par Lévi-Strauss. Même si l'auteur cite l'anthropologie politique comme étant un domaine qui s'est développé autour des recherches africaines et de Georges Balandier, on perçoit que la notion de culture dont il parle se satisfait plus d'une approche formelle du politique. Différente est la notion de « tiers-monde » utilisée par Georges Balandier chargée de son contenu politique lié à la domination coloniale des pays du Sud où la plupart des chercheurs qui étaient sous sa direction ont travaillé. Il a ainsi développé une

« conception dynamique » de la culture en l'appliquant à la transformation sociale des pays en situation de domination. Par manque de précision sur l'importance de ce courant de l'anthropologie française, Régis Meyran n'a pas cru bon de s'attarder sur l'existence de méthodes d'approche de la culture, différentes du structuralisme, qui en ont fait un lieu privilégié d'expression de la transformation des sociétés au moment de leur indépendance nationale.

La lectrice que je suis ne peut s'empêcher de trouver que l'auteur satisfait ici à la grande mode d'évacuer le politique en parlant d'une histoire globale *versus* française ou encore de l'histoire mondiale *versus* anglo-saxonne. L'humour de l'histoire veut que ce texte paraisse dans le *Journal des anthropologues* qui représente, entre autres, ce courant de l'anthropologie que l'auteur a balayé comme étant un non-lieu de l'histoire anthropologique. L'idéologie implicite de ce texte vient de sa construction et sa méthode d'analyse qui débouchent implicitement sur une refondation de l'histoire de la pensée en anthropologie.

Sur un plan plus fondamental, cet article est l'exemple achevé d'une démonstration qui, sous couvert d'une culture savante (les bons auteurs enseignés en fac et les autres tus), propose une reconstruction de l'histoire d'une discipline qui, parce qu'elle adopte une démarche « génétique » (*sic*) serait une théorie explicative de l'émergence d'un concept et des formes différenciées qu'il a prises. On ne sait pas dans ce texte, ce qu'est la « World History ». L'auteur est un historien de formation qui ne se demande aucunement d'où et de quoi procède le savoir de l'anthropologie.

Plus qu'un questionnement sur l'histoire du concept de culture, ce texte interroge de manière plus générale tous ceux qui franchissent les frontières tracées des disciplines de sciences sociales pour traiter des sujets de société contemporaine. Plus prosaïquement, comment ne pas produire d'idéologies rampantes si en franchissant les frontières disciplinaires, on ne s'appuie pas suffisamment sur les textes fondateurs des disciplines concernées. La conjoncture actuelle demande à ce que toutes les idées soient relayées pour que les débats entre disciplines des sciences sociales

se forment dans le respect de l'altérité discursive et de nos rationalités respectives généralement admises. Les disciplines d'enseignement tombent et cela produit un « grand chambardement ». Balandier parle de « grand dérangement » (2005). C'est la foire aux idées, le grand b... et plus prosaïquement, le grand « désordre », encore un titre récent de Georges Balandier (1988), décidément.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BALANDIER G., 1988. *Le désordre : éloge du mouvement*. Paris, Fayard.

BALANDIER G., 2003. *Civilisés, dit-on*. Paris, PUF.

BALANDIER G., 2004. *Civilisation et puissance*. Paris, L'Aube.

BALANDIER G., 2005. *Le grand dérangement*. Paris, PUF.

* * *

Chazan Gillig Suzanne.

De la culture.

Journal des Anthropologues (FRA), 118-119.

In Bourdarias F. (ed.), Quiminal C. (ed.). Claude Meillassoux, p. 221-224, 2009